

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 32 (1894)  
**Heft:** 21

**Artikel:** Les commandements du ministre  
**Autor:** Gavroche  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-194300>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 05.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

» lisation avec débit régulier sera ins-  
» tallée sous peu. »

Prenons bonne note de ce « sous  
peu, » montrons-nous patient et ne  
murmurons pas; la patience, en affaire  
d'administration publique, est la vertu  
des Lausannois.

Oui, attendons que ce pauvre lac soit  
rincé, et promenons-nous quand même  
à Sauvabelin, le moment favorable est  
venu; jamais la végétation n'a été plus  
fraîche, plus abondante; jamais les sen-  
tiers n'ont serpenté sous des berceaux  
de verdure plus touffus; jamais les pe-  
tites fleurs qui émaillent la forêt n'ont  
eu des regards plus souriants; jamais  
enfin les petites cascades n'ont babillé  
plus gentiment.

Et le restaurant, je vous prie, qui est  
si propre, si correctement desservi, ne  
vous offre-t-il pas ses vérandas, ses jolies  
salles, de beaux ombrages, une consom-  
mation excellente, des prix excessivement  
modérés, un accueil toujours aimable.

Voulez-vous faire une promenade ma-  
tinale et gagner un vaillant appétit en  
poussant jusqu'à Sauvabelin, vous trou-  
verez, dès 5 heures, au restaurant du  
lac, un bon petit déjeuner, café au  
lait, beurre frais, thé, etc. Toute la  
journée, restauration froide... Et soyez  
tranquilles, si vous désirez vous y faire  
servir un diner ou un souper chaud,  
rien n'est plus facile : faites jouer le té-  
léphone à temps.

Puis, comme distraction, il y a là-  
haut, sous les grands arbres, des escar-  
polettes, divers jeux pour les enfants et  
un tir au flobert, où, par un mécanisme  
à la fois simple et ingénieux, le carton  
touché glisse le long d'un fil et vient se  
placer à portée de la main du tireur,  
qui peut le mettre en poche et le con-  
server comme souvenir de son adresse...  
ou du contraire. — Invention du restau-  
rateur, M. Loetscher.

En faut-il davantage, promeneurs lau-  
sannois, pour attirer vos pas vers Sau-  
vabelin et faire de ce beau parc votre  
promenade favorite du dimanche?

L. M.

### Le printemps et les oiseaux.

Sous ce titre, M. Camille Flammarion,  
dont les conférences ont fait courir tout  
Lausanne, il y a quelques semaines,  
publie, dans le *Petit Marseillais*, une déli-  
cieuse chronique. Nous ne pouvons ré-  
sister au désir d'en reproduire quelques  
passages, persuadé qu'ils seront lus  
avec plaisir.

Après une description poétique du  
retour du printemps, le spirituel écri-  
vain continue ainsi :

J'ai tout près de moi, à portée de la main,  
au moment où j'écris ces lignes, un petit nid

d'oiseaux, une famille nouvellement arrivée  
sur la terre, un problème. C'est une étude  
bien curieuse que celle de la nature. Un in-  
secte, une fleur, un brin d'herbe, renferme  
toute l'histoire de l'univers. Quel philosophe  
a découvert que l'âme de la femme cache  
tous les mystères de la création et déjoue  
toutes les tentatives d'analyse? Et bien il n'y  
a peut-être pas moins de mystère dans la pe-  
tite couveuse que je viens d'avoir sous les  
yeux.

C'est — tout se tient dans la nature — c'est  
à propos d'astronomie, et notamment à pro-  
pos du soleil, que l'étude du nid dont il s'agit  
a été faite. Pendant sept ans, de 1884 à 1891,  
la température de l'Europe entière a été au-  
dessous de la normale. L'équilibre s'est réta-  
bli en 1892, et, depuis, la température se re-  
lève. Si l'on veut se rendre compte de  
l'action de la chaleur sur la végétation, ce  
n'est pas seulement la température moyenne  
de l'année qui doit être considérée, mais en-  
core et surtout celle de chaque mois, de  
chaque semaine, de chaque jour pour ainsi  
dire.

C'est, naturellement, l'époque du printemps  
qui joue le rôle prépondérant. Un hiver peut  
être extrêmement rigoureux et ne pas retar-  
der d'un seul jour la végétation, si mars et  
avril ont beaucoup de soleil et un peu de  
pluie. Je note depuis 1871, chaque année, les  
dates auxquelles les marronniers de l'avenue  
de l'Observatoire, à Paris, sont en bourgeons,  
en feuilles et en fleurs. Ces époques diffèrent  
considérablement. Ainsi, par exemple, en  
1888, l'avenue n'a été en feuilles touffues que  
le 5 mai, tandis qu'en 1893 elle l'était dès le  
4 avril. L'ensemble de l'avenue n'a été en  
fleurs que le 19 mai en 1889, et, cette année,  
il l'était le 11 avril. Les dates des premiers  
lilas en fleurs ont été dans ces dernières an-  
nées : 1886, 28 avril; 1887, 6 mai; 1888, 4 mai;  
1889, 8 mai; 1890, 23 avril; 1891, 6 mai; 1892,  
23 avril; 1893, 6 avril; 1894, 6 avril. On voit  
quelles différences d'une année à l'autre.

Feuillaison, floraison, fructification, matura-  
tion, sont le résultat de la chaleur solaire.

C'est une addition de degrés calorifiques.  
Pour que le blé soit mûr, la somme de tem-  
pérature doit atteindre 2,450 degrés, et pour  
que le raisin donne un excellent vin, cette  
somme doit dépasser 2,800 degrés. Et bien,  
les amours des oiseaux; leurs nids, la nais-  
sance des petits, c'est encore là du soleil.

Cette année, comme l'an passé, le prin-  
temps est arrivé de bonne heure, et les nids  
ont été très précoces. Dès le 28 février, les  
moineaux ont commencé à s'agiter, à se que-  
reller, à visiter les balcons, les persiennes,  
les trous à l'abri du vent et de la pluie, leurs  
petites pattes courent le long des persiennes  
avec un bruit mignon. C'est que la moyenne  
de la température de l'air s'approche de 10°  
et que le maximum a atteint 12°. Le 5 mars,  
les nids sont commencés. Querelles ardentes,  
combats enflammés, lutte pour l'amour, choix  
des fiancées. Le mâle appelle, de mots peu  
compliqués, d'ailleurs : *Tien-tien, tien-tien*,  
et tourne vivement à droite et à gauche sa  
tête inquiète. La fiancée se fait prier et finit  
pourtant par lui répondre : *Tui-tui, tui-tui*.  
Bientôt l'union est solennelle, la foi jurée,  
l'emplacement du nid choisi, plus de luttes  
entre mâles, mariage accompli, serments  
éternels...

Le nid est vite fait de tout ce qui se trouve

dans le voisinage — et même assez loin, car  
c'est la paille qui domine — brins d'herbes  
séchés, bouts de ficelles, de fil, de rubans,  
morceaux d'étoffes, cheveux, crins, plumes  
de poulet et surtout plumes de moineaux, et  
tout cela est ramassé, tassé, tant bien que  
mal, très vite. On paraît pressé! Quatre pe-  
tits œufs sont pondus, et voici la couveuse  
immobile qui étend ses ailes comme une  
belle robe. Les nuits sont froides encore. Et  
le vent, et la pluie? On a choisi le meilleur  
coin. L'époux nourrit l'épouse immobilisée  
par le sentiment du devoir, et va lui chercher  
sans arrêt vers et insectes dans les jardins.  
Le 17 avril, les petits sont éclos et font un  
joli tapage lorsqu'on leur apporte la becquée :  
ce sont des *i, i, i, i*, très doux, légers, comme  
un souffle. Le lendemain, la voix est déjà  
plus forte; le surlendemain, on les entend de  
loin. Et quels dévorants! Toute la journée,  
sans arrêt, le père et la mère ne cessent de  
traverser l'air comme des flèches pour leur  
donner la pitance; le voyage, aller et retour,  
dure trois minutes. On ne se repose que la  
nuit. Et les amours du mois dernier? Finis,  
finis. Adieu, les plaisirs. Toute une famille à  
nourrir et à pousser sur le chemin de la vie.

Oui, à pousser, et vite encore. Le 3 mai, le  
père et la mère s'envolent sur les branches  
voisines et appellent leurs petits. Voulez-vous  
venir? Paresseux? Allons donc! Il fait si  
beau, vous êtes assez grands. Que faites-vous  
au lit, allons, voyons, essayez donc! Poltrons!

Ils ont peur, les petits, ils n'osent pas. Ils  
essaient leurs ailes, n'osent s'élancer, sortent  
du nid, et y retombent. Encore un effort. Ah  
frrrr! En voilà un de parti, tout étonné d'être  
perché sur une branche, à dix mètres du  
berceau. Les autres suivent. Voilà le nid  
vide.

5 mai. — L'époux et l'épouse ont oublié  
leur famille. Les voici redevenus amants ja-  
loux, querelleurs, coquets. Une seconde ni-  
chée se prépare. Décidément, la vie passe  
vite.

J'avais, le soir, des observations astrono-  
miques à faire à Juvisy. C'était, à la campa-  
gne comme à Paris, une vie plus intense.  
Pendant toute la nuit, le rossignol ne cessa  
de faire entendre son chant inimitable et  
impossible à écrire. L'aurore arrive et vient  
éveiller tous les êtres ailés. La fauvette à  
tête noire égrène ses trilles merveilleux dans  
lesquels elle semble défier le rossignol. Le  
merle roucoule ses modulations sonores. Au  
fond du bois, le coucou fait entendre son  
appel dissyllabique d'une hypocrite tranqui-  
lité. Le pinson répète sans fatigue son dou-  
ble refrain : *tzi tzi tzi tzi tzi rrrrantzepialz*,  
*tolololotzisscontziale*, auquel le chardonneret  
répond en lançant dans les airs son joyeux  
*stighlitz pickelnieh-hikleia*. C'est le printemps,  
c'est l'amour, c'est la vie, c'est le soleil.

A propos d'un changement de minis-  
tère, en France, l'*Echo de la semaine* (di-  
recteur, M. Victor Tissot) publiait, il y  
a deux ans, cette amusante boutade, à  
laquelle la chute toute récente du mi-  
nistère Casimir Périer, donne une  
nouvelle actualité :

### Les commandements du ministre.

Tout d'abord tu refuseras  
De former le gouvernement,

Ensuite, tu t'y résoudras  
 En disant: « C'est par dévouement! »  
 Le lendemain, tu reviendras  
 Annoncer ton désistement.  
 Le surlendemain, tu prendras  
 Le parti d'y aller gaiement.  
 Des collègues tu chercheras  
 Dans tous les coins du Parlement.  
 De préférence tu prendras  
 Des gens qui soient du bâtiment.  
 Ta liste tu complèteras  
 Au hasard, indistinctement.  
 Ton ministère formeras  
 Par ce moyen, tranquillement.  
 Puis, à la Chambre tu viendras  
 Te présenter très nettement.  
 Pendant longtemps tu parleras.  
 Tâche qu'on dise: « Il est charmant! »  
 Mais point ne te rebifferas  
 Si l'on dit: « Qu'il est assommant! »  
 Cependant, tu te logeras  
 Dans un superbe appartement.  
 De grandes fêtes donneras  
 Et des diners pareillement.  
 Le mois fini, te hâteras  
 De toucher ton émoluments.  
 Un ministère, tu verras,  
 Point ne dure éternellement.  
 En séance, tu recevras  
 Les injures paisiblement.  
 Tes collègues ne gifleras  
 Que si ne peux faire autrement.  
 Né malin, tu te méfieras  
 Du plus petit amendement.  
 Mais hélas! un jour tu feras  
 La culbute, fatalement.  
 Or, le jour où tu tombieras,  
 Fais-le du moins élégamment.  
 Tout d'abord, tu refuseras  
 De quitter le gouvernement.  
 Ensuite, tu t'y résoudras  
 En disant: « C'est par dévouement! »  
 Ne crains rien! tu te vengeras  
 De ton échec facilement.  
 Les autres tu renverseras  
 Jusques au bienheureux moment,  
 Où c'est encor toi qui seras  
 Chargé du raccommodement.  
 Alors, tu te refuseras  
 A former le gouvernement,  
 Et puis, bah! tu t'y résoudras  
 En disant: « C'est par dévouement! »

GAVROCHE.

### On faux iaiâ.

Après la frottâie que lè Français ont reçu ein septanta et septantion, faut pas étré ébâyi se cliâo dè Paris n'invitâ-vont pas lè z'Allemands qu'étiônt per tsi leu po allâ bâirè trâi verro âo bossaton, kâ, ma fai, après avâi étâ dinsè taupâ, quand bin s'étiônt portant bin rebiffâ, l'avioint lo tieu goncllio et l'âo z'é-tâi bin molési dè féré boun'asseimblant âi Prussiens, Chouâbes, Badiches et auro iaiâ. Mâ lè Français sont dâi diés lurons et lè guignons ne l'âo grâvont pas dè sè diverti; assebin après cliâo terri-

bliés défrepênâs, onna boune eimpâr-tiâ ne sè sont diéro fè dâo crouïo sang, et n'ont pas botsi dè couïenâ et dè féré dâi rizardès.

On compagnon que sè trovâvè onna né pè lo cabaret avoué cauquiès z'amis, justameint dein lo momeint iô on câivè tant lè z'Allemands, l'âo fa :

— Volliâi-vo frémâ po on litre que sein dère on mot et sein nion tsecagni, vé mè féré fotttrè frou dâo théâtre?

— Et coumeint vâo-tou féré?

— Vo volliâi prâo vairè. Allein!

Ye vont dein ion dè cliâo théâtres iô on ne fâ què dè rirè et dè sè toodrè lè coûtès, et ein alleint, lo gaillâ passè tsi leu po queri ion dè cliâo l'âvro dè mots, iô l'âo on mot ein français, et drâi à coté, lo mémo mot ein allemand.

Quand sont dein lo théâtre, mon compagnon sè va mettrè su lo boo dè la galéri po que tot lo mondo lo pouéssè bin vairè, et quand la comédie l'a z'u coumeinci, lo comédien a de oquie dè tant riziblio que tot lo mondo s'est met à recaffâ, hormi lo gaillâ. Mâ on momeint après, quand lè z'autro ont z'u botsi, vouâiquie mon lulu, qu'avâi fé état dè folliattâ dein son l'âvro, que sè met à rirè, mâ à rirè tant foo, tot solet, que guegnivont ti dè son coté po vairè quoui avâi dinsè 'na t'ôla déguelhie. On momeint après, recoumeincè lo mémo manédzo.

— L'est fou! se peinsâvont lè dzeins. Mâ quand l'ont vu que cein ne botsivè pas, sè sont met à lo vouâiti, et quand l'ont vu que folliattâvè dein son l'âvro dévânt dè rirè, sè sont de : « L'est onna tsaravoûta d'Allemand, que ne comprend pas et que tsertsè lè mots! » Adon l'ont coumeinci à ronnâ et à criâ : « A la porta! fottè lo frou! » et on part dè lurons sè sont mémameint levâ po l'allâ eimpougni. Mâ lo gaillâ s'est esquivâ; l'est saillâi que dévânt ein mémo teimps què sè camerâdo que rizont què dâi fous, et sont z'u bâirè lo litre, tandi que cliâo qu'étiônt restâ âo théâtre étiônt fiai et conteints d'avâi fé on affront à n'on tutche.

### Les millionnaires bâlois.

On dit que Brooklyn et New-York possèdent ensemble environ mille millionnaires. Ce chiffre paraît déjà considérable; mais il est une ville suisse encore mieux partagée, c'est Bâle, où le rapport du département des finances ne compte pas moins de 132 millionnaires.

Les *Basler Nachrichten* commentent ce rapport avec un légitime orgueil :

« La population de New-York et Brooklyn s'élève à 2,608,000 âmes, celle de Bâle à 76,000.

» New-York et Brooklyn n'ont donc pas un millionnaire entier, mais seulement les 2/5 d'un millionnaire pour 1000 habitants. A Bâle, sur 1000 per-

sonnes, il y a un millionnaire 3/4, c'est-à-dire quatre fois de plus que dans les villes américaines. »

Et le journal bâlois ajoute judicieusement : « Comme il est plus malaisé de diviser un millionnaire qu'un million, on dira en meilleurs termes que, si Bâle tout entier allait à la promenade le dimanche, chaque 576<sup>e</sup> passant serait un millionnaire; à New-York et Brooklyn, il faudrait attendre le 2371<sup>e</sup>. »

Les fortunes additionnées des 132 Crésus suisses forment un total de 664 millions 620,000 fr. En sorte que, si l'on procédait au partage de leurs richesses entre leurs concitoyens, il reviendrait à tout Bâlois une somme de 8745 fr.

Cet honnête résultat eût comblé de joie les « partageux » de 1848.

### Solution du problème du 12 mai.

— La bourse contenait 550 fr. Ont répondu juste: MM. H. Amiet, R. Henneberger, Miloud, Gaud, Rohrbach, à Lausanne; Dubois Héli, Jeanne Brochu, Dufour-Bonjour, E. Collet, L. Orange, à Genève; Michod, Grans; Café Comte, Morges; E. Parisod, Grandvaux; Duchod, Paris; Tinembart, Bevaix; Ariste Robert, Chaux-de-Fonds; Wæber fils, Bulle; Siegenthaler, Trub; Ogiz, Lonay; Delessert, Vufflens-le-Château; Jequier, Fleurier; Lavanchy, Maix-Bailod; Guilloud, Avenches; Borel, Chavannes-les-Bois; L. Margot, Ste-Croix; Gauthey, Peseux; Perrochon, Bogis-Bossey; Brailard, Verrières; Bastian, au Grenet.

La prime est échue à M. Ariste Robert, Chaux-de-Fonds.

### Passe-temps.

Retrouver un proverbe connu par la décomposition de la phrase suivante :

*Mine méchante ou morte.*

### Recette. — Pour faire un bon vin chaud.

Il faut bien se garder de le faire chauffer, comme cela se pratique le plus souvent; car le feu lui enlève tout le bouquet, et lui donne même de l'amertume.

Versez 4 verres de vin pur dans une théière en porcelaine et faites bouillir 4 verres d'eau avec un peu de cannelle (de 1/2 gr. à 1 gr. à peu près) et autant de sucre que vous emploieriez à sucrer 8 verres d'eau ordinaires. Versez ensuite l'eau bouillante sur le vin froid et servez aussitôt.

### Boutades.

A la salle des mariages :

Un des futurs, saisi tout à coup d'une idée sans doute fort gaie, pouffe de rire.

— Vous vous mariez, lui dit sévèrement l'officier d'état-civil, ce n'est pas le moment de rire.

C'était un soir de l'été dernier, alors que la disette de foin se faisait si cruellement sentir dans nos campagnes. Le pasteur de..., revenant d'une course, est surpris par une forte averse, et pour gagner plus rapidement sa cure, tra-